

LE VRAI VISAGE DE DIEU

Comment a-t-on pu présenter l'enfer comme une rôtissoire inventée par Dieu, où Dieu plonge éternellement des créatures misérables qui sont dans d'épouvantables gémissements ? Il est clair que l'enfer peut être vu à différents niveaux et que l'enfer répond d'une manière générale à cette idée, à cette certitude qu'il y a une différence entre le bien et le mal, que par conséquent le bien et le mal ne peuvent pas aboutir au même résultat. Et cette idée profondément juste, il ne faut pas l'affaiblir, tout au contraire ! Il faut constamment souligner que le bien et le mal sont différents et qu'ils ne peuvent avoir la même issue. Encore ne faut-il pas oublier que, dans le Nouveau Testament, le Bien est Quelqu'un à aimer et qu'il faut devenir le Bien, ce qui fait déjà une immense différence, comme le mal est une blessure faite à Quelqu'un, et non pas d'abord la violation extérieure d'une loi extérieure à nous-mêmes. Il faut donc maintenir la distance, il faut maintenir la différence des résultats. Et quelle sera cette différence ?

En nous plaçant dans la perspective de l'Ancien Testament, la différence ce sera un châtiment extérieur ou une récompense extérieure. On ira dans le paradis, on sera introduit dans ce merveilleux jardin, on se réjouira en présence de Dieu, on aura tout ce que l'on peut désirer ou, au contraire, on sera précipité dans le gouffre des flammes inextinguibles dans un gémissement que personne d'ailleurs n'écouterait, n'entendrait et n'exaucerait. C'est une image, et il y a des gens qui ont besoin de cette image, qui ont besoin d'avoir peur, qui ont besoin de trembler, qui ne peuvent pas se représenter le résultat du mal autrement. Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on leur donne cette image en attendant qu'ils puissent comprendre davantage.

(...) Mais il y a une autre conception de l'enfer, qui est la plus terrible pour un cœur qui aime, et c'est celle qui est représentée à Notre-Dame de Paris dans le grand tympan du portail central. Le Jugement dernier y est représenté non pas comme à Rome à la Sixtine où le Christ est un athlète furieux qui brandit son poing contre une créature maudite qui dégingole dans les enfers. À Paris comme à Bourges, comme dans les grandes cathédrales gothiques du Moyen-Âge, le Jugement dernier, ce sont les morts, les morts qui se lèvent du sépulcre, puis qui se rendent en cortège vers leur destin, les bons vers le ciel, les méchants vers l'enfer et, tout au sommet de la scène, il y a Jésus : Jésus est assis entre les anges qui tiennent les instruments de la Passion : la lance, la croix, l'éponge, les clous, la couronne d'épines, et Jésus montre ses plaies, Il montre ses plaies.

Voilà le Jugement dernier : « Je les aime, je les aime jusque-là, je les aime jusqu'à la mort de moi-même, je les aimerai toujours ; éternellement, je les aimerai. S'il y en a qui sont perdus, ce n'est pas moi qui les perds, ce n'est pas moi qui les rejette, ce sont eux qui me crucifient. » Voilà l'enfer du mystique, l'enfer qui a fait jaillir les larmes de saint François, qui l'a attaché à la Croix, qui l'a fait pleurer jusqu'à en perdre la vue sur la douleur de Dieu et qui a fait de lui cette croix vivante qui porte les blessures de l'Éternel Amour.

Et c'est ça l'enfer chrétien : un Dieu crucifié en nous si nous refusons de L'aimer, éternellement crucifié en nous si nous refusons éternellement de L'aimer. Alors le jugement, ce n'est plus le jugement de l'homme par Dieu, c'est le jugement de Dieu par l'homme.

« La Lumière luit dans les ténèbres, elle luit toujours, les ténèbres ne la reçoivent pas ; Il est dans le monde et le monde a été créé par Lui et le monde ne Le connaît pas. Il vient chez les

siens et les siens ne Le reçoivent pas. Et le jugement, c'est que la Lumière vient dans le monde et les hommes préfèrent les ténèbres à la Lumière. »

Il ne s'agit donc plus de trembler pour notre salut, mais de trembler pour la crucifixion de Dieu. Nous ne risquons rien du côté de Dieu. Comment est-ce qu'une mère pourrait être autre chose que mère ? Est-ce qu'une mère va supplicier son enfant ? Non, elle va prendre sa place. Est-ce que Dieu est moins mère, moins mère qu'une mère humaine, quand elle est parfaite ? C'est impossible, Il est infiniment plus mère que toutes les mères. Nous ne risquons rien du côté de Dieu, c'est Lui qui risque tout de notre côté, car nous pouvons nous fermer, nous pouvons nous refuser, nous pouvons nous distraire, nous pouvons nous absenter et Il est sans défense contre nous.

Et c'est pourquoi le chrétien est déchargé du souci de son salut : il ne s'agit pas de se sauver mais de sauver Dieu de nous, de sauver Dieu de nos ténèbres, de nos limites, de nos refus, de nos absences, de nos distractions, afin, comme dit saint Paul, de ne pas éteindre l'Esprit. Dieu est Amour. Dieu n'est qu'Amour. Il ne peut qu'aimer et quand l'amour n'est pas aimé, il meurt. C'est ce que Dieu fait. N'importe qui peut Le tuer et c'est pourquoi Graham Greene a pu dire dans *La Puissance et la Gloire* : « Aimer Dieu, c'est vouloir Le protéger contre nous-mêmes... »

Voyez : on a tout empoisonné quand on a fait du Christianisme la religion du salut de l'homme, quand on a fait cet épouvantable calcul de mettre ses bonnes œuvres à la caisse d'épargne pour en toucher la récompense avec intérêts composés. C'est abject ! C'est justement parce que le Bien, c'est Quelqu'un, parce que le Bien, c'est le don de soi, parce que le bien, c'est un mariage d'amour, qu'un mariage ne peut être un calcul sans être un faux mariage. Il s'agit d'aimer Dieu pour Lui-même, de L'aimer en se perdant de vue, de L'aimer pour Lui donner en nous un espace où Il puisse répandre Sa Vie, une transparence où Il puisse révéler Son Amour. Impossible de faire avec Lui un calcul et un échange de maquignon.

(...) Et le véritable enfer, c'est, justement, que l'Amour soit crucifié par ce refus d'amour dont nous pouvons être la source.

Maurice Zundel, « Silence. Parole de vie », Editions Anne Sigier, 1990.